

Jacques ALLIER

Je voudrais me faire l'interprète de tous pour remercier les descendants de François Guizot, représentés ici par Madame René Seydoux, de nous avoir ouvert le haut lieu qu'est cette belle propriété du Val-Richer.

Que dis-je ouvert ? Nous avons été acheminés de Paris jusqu'ici, accueillis, réconfortés, de la façon la plus charmante.

Nous savons que nous sommes des privilégiés. Car enfin, une propriété comme celle-ci ne peut conserver son caractère, son cachet, que si elle n'est pas ouverte à tous les vents. Nous comprenons maintenant tout ce que ce conservatoire nécessite de soins diligents, d'attentions, de respect pour la mémoire de l'illustre ancêtre, d'autant plus qu'elle est en même temps une propriété bien vivante, utilisée par ses hôtes d'aujourd'hui, parmi lesquels je tiens à saluer tout particulièrement M. Maurice Schlumberger, qui reste le seul arrière-petit-fils de François Guizot.

Ajouterai-je que plusieurs d'entre nous, visitant la grande galerie bibliothèque où Guizot travailla tant et de si longues années, avons jeté un regard d'envie vers elle, dans la pensée de tout ce qu'elle contient encore, même après les dépôts que Jean Schlumberger fit aux Archives Nationales et à la S. H. P. F. — ce pourquoi celle-ci lui reste infiniment reconnaissante. Mais nous sommes plus encore pleins de gratitude pour l'accueil qui est fait ici à tous les historiens venant travailler au Val-Richer.

C'est dire combien nous remercions les descendants de Guizot du souci qu'ils prennent pour préserver ces lieux.

Combien il est émouvant pour nous de relire ensemble ce que Guizot écrivit sur le Val-Richer :

« Le lieu me plut : la maison dominait une vallée étroite, solitaire, silencieuse, point de villages, pas un toit en vue ; des prés très verts ; des bois touffus, semés de grands arbres [...] un paysage pittoresque sans être rare, à la fois agreste et riant [...]

De grands noms se mêlaient aux traditions de l'abbaye. Elle avait été fondée vers le milieu du xii<sup>e</sup> siècle [...] et un disciple de St Bernard, Thomas, moine de Clairvaux, en fut le premier abbé [...]. J'appris bientôt que le célèbre archevêque de Cantorbery, Thomas Becket, pendant son exil en

France, de 1165 à 1170, [...] y avait séjourné plusieurs mois [...] De tels souvenirs ne pouvaient être indifférents à un historien devenu propriétaire en Normandie » (1).

Je voudrais avant d'en terminer dire à M. Jean Albert-Sorel, qui parlera en son nom personnel comme en celui de la Société Historique de Lisieux, et de la Société des Écrivains normands, combien nous nous félicitons qu'il soit venu aujourd'hui pour nous faire une communication ; la malchance a voulu qu'il ait, tout récemment, un gros ennui de santé, qui a failli le retenir en clinique. Nous le félicitons de son rétablissement et sommes d'autant plus heureux de l'entendre qu'il a une compétence particulière pour nous parler de l'activité normande de Guizot. Il est heureux que ce soit le petit-fils de l'excellent historien Albert-Sorel, auteur notamment des huit volumes de *L'Europe et la révolution française*, qui nous parle, en s'appuyant sur une solide tradition familiale, de ce que fit du Val-Richer ce cévenol qui s'attacha si profondément à la Normandie.

Je me félicite enfin de la présence ici, grâce à Mme Roger Seydoux, de représentants des Sociétés savantes de Normandie, ces Sociétés qui sont la fine fleur de l'intelligentsia de cette vieille province française.

Aujourd'hui que plusieurs de nos sociétés ont été fondées il y a cent ans, nous sommes heureux de vous en parler. C'est dire combien nous sommes fiers de vous voir ici, et de vous remercier de votre présence. C'est dire combien nous sommes fiers de vous voir ici, et de vous remercier de votre présence. C'est dire combien nous sommes fiers de vous voir ici, et de vous remercier de votre présence.

Combien il est étonnant pour nous de voir ensemble en que Guizot écrivit sur le Val-Richer : « Le lieu me plut ; la maison dominait une vallée étroite, solitaire, silencieuse, point de villages, pas un toit en vue ; des prés très verts ; des bois touffus, semés de grands arbres [...] un paysage pittoresque sans être rare, à la fois agréable et grand [...] »

Les grands noms se mêlaient aux traditions de l'abbaye. Elle avait été fondée vers le milieu du XII<sup>e</sup> siècle [...] et un disciple de St Bernard, Thomas, moine de Clairvaux, en fut

(1) *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, t. IV, p. 140, chap. xxii, Paris, 1861.